

## **Introduction**

La notion de conscience est en général utilisée pour qualifier les hommes, à la différence des autres êtres vivants, et même des animaux. La conscience serait donc un attribut spécifiquement humain, qui contribuerait à en faire un être à part au sein de la nature, qui en ferait un être, sans doute, capable de s'arracher au règne du naturel. Mais qu'est-ce exactement que la conscience ? On l'emploie d'une façon finalement assez vague, car on dit souvent que l'homme est aussi l'être doué de penser, de raison, d'un esprit. La conscience serait-elle alors l'une des facultés de notre esprit ? La conscience serait-elle l'esprit en son entier ? Avoir conscience de quelque chose, est-ce penser cette chose ? Si l'on prend l'étymologie du mot, cf. « cum-scire », il semble que l'on doive répondre que la conscience est une forme de savoir. Mais alors quelles sont ses caractéristiques ? A-t-elle un objet particulier ? A quoi se rapporte-t-elle ? Et cette forme de savoir est-elle vraiment inaccessible aux autres êtres vivants ?

Commençons à réfléchir un peu sur la façon dont on utilise ce terme dans la vie courante.

- (1) « es-tu bien conscient de ce que tu es en train de faire ? »
- (2) « avoir conscience du monde et de soi est le propre de l'homme »
- (3) « Gertrude a perdu conscience, elle est dans le coma »

Dans le premier exemple, on veut dire : « est-ce que tu te rends compte ? », « est-ce que tu réfléchis » ; il y a ici l'idée d'un certain recul qu'il faudrait prendre quand on agit. Cela s'oppose à l'action effectuée machinalement, automatiquement, sans réflexion.

Dans le second exemple, on sous-entend également les mêmes caractéristiques : avoir conscience ici c'est savoir, se rendre compte que (il existe un monde extérieur, que j'existe, etc.).

Dans le dernier exemple, on sous-entend en plus que ne plus avoir conscience c'est avoir perdu tout contact avec le monde extérieur. C'est ne plus penser, ne plus percevoir, ne plus sentir, etc. Il reste ici juste la respiration et les fonctions végétatives élémentaires.

Si donc être en vie ne suffit apparemment pas pour dire qu'il y a conscience, il paraît pourtant que nous ayons quand même ici un peu avancé par rapport à tout à l'heure : la conscience cela paraît signifier souvent réfléchir, mais également, elle semble être également ce qui nous relie au monde. Peut-être après tout peut-on considérer qu'il y a différentes formes de conscience ? N'y a-t-il pas plusieurs manières d'être en contact avec le monde extérieur ? Ou bien être conscient ne voudra-t-il dire que savoir qu'on est relié au monde (et éventuellement à soi-même qui nous rapportons à ce monde) ? C'est ce à quoi on devra ici répondre.

## **I- Qu'est-ce que la conscience ? Est-elle commune aux êtres vivants et aux êtres humains, ou bien seulement propre aux humains ?**

Repartons ici de la question à la fin de l'introduction. Être conscient, n'est-ce pas une certaine forme de rapport au monde ? Après tout, peut-être que notre manière de nous rapporter au monde n'est qu'une des formes que prend la conscience ? N'y aurait-il pas plusieurs degrés de conscience ?

**A- les différents degrés de conscience : la conscience, ce qui caractérise le vivant ? (la conscience, un simple rapport au monde ?)**

### **1) Pour le savoir, essayons de réfléchir sur quelques exemples, en partant des choses inertes pour aller jusqu'aux hommes.**

- 1) Si nous prenons un être minéral, par exemple une pierre, on dira immédiatement que cette chose ne peut être douée d'une quelconque forme de conscience que ce soit, puisqu'elle n'entretient aucun rapport avec le monde extérieur. Elle bouge, certes, elle se corrompt, certes, mais elle ne se meut pas d'elle-même, et n'en sera jamais affectée par le monde extérieur au sens où elle pourrait « sentir » quoi que ce soit. La pierre EST, point.
- 2) Prenons maintenant un être plus complexe, une plante par exemple. La plante, en plus de la pierre, vit. Mais nous avons dit dans l'introduction que la vie ne suffisait pas à dire qu'il y a conscience. Aurait-elle alors un certain contact avec le monde ? Il semble qu'on puisse parler à leur propos d'une forme de conscience très élémentaire. Forme de sensibilité. Réagissent à certains sons, etc. Cependant, il semble que les formes de réaction que l'on peut enregistrer soient en quelque sorte mécaniques, c'est une forme d'adaptation instinctuelle au monde environnant. Or nous avons dit en intro que tout ce qui est effectué machinalement, ne pouvait apparemment pas se nommer conscience. –Encore que la plante se distingue tout de même, par toutes ces caractéristiques, de la pierre ou d'une chose en général !
- 3) Prenons maintenant un animal. Pas n'importe lequel évidemment car notre recherche serait sans fin. Prenons un animal domestique, un chat par exemple. Observons-le en train de traquer sa proie, une jolie petite souris verte... N'est-il pas concentré sur la souris ? Ne réagit-il pas d'une manière moins automatique que la plante ? Observons-le encore une fois qu'il a réussi à attraper sa proie : le voilà qui semble jouer avec, etc. Lançons lui une pelote de laine, il l'attrape, appelons-le, il vient, etc. Franchement : cela ne se rapporte-t-il pas à une certaine forme de conscience ? Le chat a un rapport au monde qui l'entoure, il sent, il réagit, etc.
- 4) Prenons enfin l'homme. Qu'a-t-il, au premier abord, de plus que l'animal ? On dit souvent que l'homme cumule toutes ces formes de conscience. L'homme a la capacité de se dire à lui-même : « je pense », ou « je sais », que je suis en train de sentir en ce moment, je sais que j'existe, je sais que le monde extérieur, etc. Si Garfield peut être considéré comme un chat philosophe car capable d'une telle forme de réflexion, on n'imaginera tout de même pas son chat en train de se poser de telles questions, en train de se dire de telles choses ! Il semble donc que la conscience soit chez l'homme une forme de conscience beaucoup plus élaborée que l'animal.

**Avantage de cette réponse :** Mais rien n'interdit, apparemment, d'attribuer la conscience à l'animal ! Si on en reste là, alors on peut dire que tous les êtres vivants sont conscients, à des degrés moindres. Seul les deux derniers degrés de conscience seraient propres aux hommes. Cf. Leibniz et son « échelle des êtres ». On peut imaginer autant de degrés de conscience qu'il y a de degrés d'êtres vivants. Condition minimale de la conscience : un certain rapport au monde, entrer en relation avec le monde environnant. Sentir, percevoir, même de façon confuse, suffit à dire qu'il y a conscience.

## 2) Il existe d'ailleurs plusieurs définitions de la conscience, ce qui semble confirmer notre analyse

### a) Leibniz et les petites perceptions

Thèse : il y a à tout moment en nous une infinité de petites perceptions dont nous n'avons pas conscience... Mais ce sont bien pourtant des perceptions !

Leibniz, *Nouveaux Essais sur l'entendement humain*, p. 246 Chemins de la pensée

(...) il y a mille marques qui font juger qu'il y a à tout moment une infinité de perceptions en nous, mais sans aperception et sans réflexion, c'est-à-dire des changements dans l'âme même, dont nous ne nous apercevons pas, parce que les impressions sont, ou trop petites et en trop grand nombre, ou trop unies, en sorte qu'elles n'ont rien d'assez distinguant à part, mais, jointes à d'autres, elles ne laissent pas de faire leur effet et de se faire sentir, au moins confusément, dans l'assemblage. C'est ainsi que l'accoutumance fait que nous ne prenons pas garde au mouvement d'un moulin ou à une chute d'eau, quand nous avons habité tout auprès depuis quelques temps.

Il y a donc à tout moment des perceptions en nous, mais sans aperception ou réflexion (dont on n'a pas conscience). En effet, les perceptions sont soit :

- a) trop petites ou en trop grand nombre
- b) trop unies, mêlées les unes aux autres, si bien qu'on ne peut les remarquer à part les unes des autres (confusion)

Si les petites perceptions dont nous parle ici Leibniz sont trop petites pour qu'on en ait conscience, elles font néanmoins leur effet sur nous. La « preuve » : si on arrête par exemple subitement le moulin, alors, on s'en rendra compte, ce qui veut bien dire que nous percevions bien le bruit sans nous en rendre compte !

Les phénomènes conscients sont l'assemblage global d'éléments trop petits pour que chacun d'eux soit aperçu à part. Cf. images subliminales

Que dit ce texte pour notre propos ? Qu'il existe un rapport au monde (donc une forme de conscience) non réfléchi, et un rapport au monde réfléchi. Ainsi, il semble que contrairement à ce que nous avons dit bien vite dans notre introduction, la conscience ne soit pas par définition une forme de pensée, de savoir. S'il existe une conscience « irréfléchie », alors l'animal peut bien être doué de conscience. Seule la conscience réfléchie serait le propre de l'homme. (cf. d'ailleurs formule de Leibniz : « l'homme agit par habitude dans les ¾ de ses actions »).

### b) Faisons un tableau récapitulatif des définitions de la conscience communément acceptées :

Conscience irréfléchie	Conscience réfléchie	Conscience morale
Synonymes : sentir, percevoir	Recul, distance : savoir qu'on sent, savoir qu'on pense, etc. (sensation, perception, accompagnée de savoir : cf. étymologie du mot). Et même, savoir qu'on est.  a- conscience <b>intentionnelle</b> (conscience d'objets) et b- conscience de soi-même	Juger de la valeur morale de ses actions ; distinguer le bien du mal
On peut percevoir ou sentir quelque chose sans se rendre compte que l'on sent ou perçoit, sans se mettre en opposition au monde, etc.	Par conséquent, c'est se rapporter à soi-même, se juger, se critiquer, ou même, juger, critiquer nos connaissances, etc.  Cf. dédoublement, opposition de soi au monde (comme le miroir réfléchit les images, au sens où il est dédoublement, la conscience est un dédoublement)	

Ici, on se dit immédiatement que 3) suppose évidemment 2), mais que 2) et 1) ont moins de rapports intrinsèques. Et même 2a et 2b. On pourrait sans doute avoir conscience de soi sans avoir conscience du monde extérieur et avoir conscience du monde extérieur sans avoir conscience de soi.

**Problème posé par A** : Pourtant, il paraît difficile de pouvoir avoir conscience de quoi que ce soit, sans en avoir conscience explicitement, sans s'en rendre compte ! N'est-ce pas finalement une manière abusive de parler de la conscience ? Une conscience non attentive, non réflexive, ou irréfléchie, n'est-elle pas une contradiction dans les termes ?

**Exemples montrant qu'avoir conscience de quelque chose c'est inéluctablement savoir qu'on y pense** :

- (1) penser à Gertrude et ne pas savoir que je pense à elle : c'est absurde !
- (2) dire que je perçois un arbre, c'est dire que j'en ai conscience perceptivement, non pas seulement parce que je le perçois, mais parce que j'ai conscience d'avoir conscience de cet arbre. Je le perçois et je sais que je le perçois. Comment pourrais-je avoir conscience d'une chose tout en l'ignorant ?

**B- La conscience immédiate est-elle vraiment possible sans conscience de soi ? (la conscience comme faculté de synthèse, comme savoir)- la conscience est donc le propre de l'homme !**

**Conséquence du problème posé à la fin de A** : Encore faut-il convaincre le plus récalcitrant d'entre vous que même le processus simple de sensation ou de percevoir, n'est pas possible sans conscience « réfléchi », et n'est pas finalement un phénomène irréfléchi ! Nous allons donc devoir montrer que pour avoir conscience des choses, il faut avoir aussi conscience de soi. La conscience est un savoir d'ordre intellectuel, qui met en œuvre une activité de l'esprit. Cf. étymologie du mot : « cum » = avec, ensemble ; « scire » : savoir. Idée d'un savoir rassemblé, d'un faisceau unifié autour d'un centre (qui sera la personne humaine elle-même).

**1) la synthèse perceptive : qu'est-ce que percevoir le monde, un objet ? (Descartes, Méditations métaphysiques, le morceau de cire)**

Nous **croions avoir affaire aux objets extérieurs de manière immédiate**, or, ce n'est pas si sûr ! Que nous apportent réellement nos sens ? Pour avoir affaire au monde extérieur, aux objets, à la matière, ne faut-il pas en fait un travail de l'esprit ?

**Questions élèves à propos du texte de Descartes** : est-ce que saisis la cire par les sens ? que dois-je faire pour percevoir la cire et donc n'importe quel objet ? quelle fonction est ici en jeu et pourquoi ?

Avoir conscience = être en rapport avec le monde ; le monde est peuplé d'objets que l'on perçoit...

Or, qu'est-ce qu'un objet ? C'est une chose qui est dotée de multiples propriétés ; ces propriétés changent régulièrement ; et elles sont unies les unes aux autres (on ne les perçoit pas séparément).

Cf.. **substance** (sub-stare) : ce qui reste le même malgré les changements et qui continue d'exister même quand elle n'est pas perçue

- sens = info diverses et variables = pas chose identique, une et même ; pas de monde un mais amas de qualités sensibles, changeant sans cesse, un « non monde »...
- percevoir un objet : le percevoir comme étant un et le même ; synthèse perceptive = intellectuelle. Ainsi, un BB, ou un animal, doté de 5 sens, mais sans doute privé d'esprit, peut-il percevoir des objets ? Même la conscience de base du monde extérieur, suppose donc l'esprit !

## 2) or, cela ne suppose-t-il pas la capacité de faire la synthèse de soi-même, de se percevoir comme une personne ?

Pour pouvoir faire cette première synthèse, synthèse des sensations, unification de mes sensations, et donc, se rapporter à un monde « un »,

- a) il faut également pouvoir être capable de **rapporter ces sensations à soi-même**, de se les approprier ; pour cela, il faut être capable de pouvoir **dire « je »**.
- savoir que ça nous arrive, que ces sensations sont à nous/ ne sont pas nous
  - capacité de s'opposer au monde, et aux autres

Si en effet je ne sais pas que je suis en relation avec le monde, alors, je suis tout entier confondu avec lui, et je ne vois du tout en quoi je puis alors encore en avoir conscience ! Par conséquent, il semble que la conscience suppose la capacité de pouvoir se poser comme différent du monde et des autres. Elle suppose une distance, un décalage, entre les choses et moi-même. Etre conscient de, ou avoir conscience, suppose de savoir qu'on n'est pas une chose.

- Exemples :

(1) une machine qui détecte des objets, qui fait des calculs, qui commande d'autres machines, n'est pas un sujet conscient, ceci, non parce qu'elle est coupée du monde, mais parce qu'elle ne sait pas qu'elle « sait » ou « sait faire » quelque chose.

(2) de même, un animal qui réagit de manière adaptée aux événements qui se produisent dans son environnement n'ignore pas cet événement, mais il n'est pas un sujet conscient car il ne sait pas qu'il connaît : il ne peut rien en dire.

- Cf. la **schizophrénie** (reportage TV)

Altération de la sensation d'identité : ils n'ont pas de « soi » unique et croient parfois que leurs sensations ne sont pas les leurs ; les schizophrènes souffrent d'étranges sensations, à tel point qu'ils ne peuvent distinguer leurs actions, parfois, de celles d'autrui ; ne sentent pas, comme nous, que notre corps, nos pensées, nos actions, nous appartiennent ! Par conséquent, ils sentent une partie de leur activité comme étant d'origine étrangère : ils deviennent les témoins passifs des productions de leur propre esprit !

- Cf. hallucinations auditives
- Cf. expériences concernant l'attribution d'actions à soi ou à autrui : traitent les actions modifiées comme leurs siennes propres ; cf. images projetées :
  - 1) de leur main en train d'agir ;
  - 2) déviée à 25 ou 50 ° ;
  - 3) main d'un autre en train d'exécuter une action différente...

On constate dans cette expérience que les sujets « normaux » reconnaissent bien les gestes qu'ils font sur l'écran, alors que la plupart des schizophrènes font des erreurs : ils croient que la main d'un autre qui fait quelque chose de tout à fait différent de ce qu'ils font, est la leur !!

- b) Et il faut être capable de **se rapporter à soi-même comme étant tout aussi « un et le même »** que le monde extérieur auquel on se rapporte.

Si en effet les sensations m'arrivaient de l'extérieur sans que je ne puisse jamais les retenir, alors, elles me traverseraient de part en part, sans que je puisse rien retenir du tout.

Il faut donc bien qu'existe un endroit, en nous, qui retienne les sensations, et cet endroit ne doit pas changer ; c'est ce qu'on appelle le « moi », la « personne »

- **Cf. l'histoire du "Marin perdu" dont nous parle le neurologue Sacks dans L'homme qui prenant sa femme pour un chapeau : (cf. pp. 56-57)**

Le marin perdu dont nous parle le neurologue s'appelle Jimmie. Il souffre d'une extrême et exceptionnelle perte de mémoire immédiate : tout ce qu'on peut lui dire ou lui montrer a toutes les chances d'être oublié en l'espace de quelques secondes. C'est donc un homme complètement désorienté dans le temps.

Exemple : le médecin pose sa montre sur son bureau; la cache; et lui demande de s'en souvenir. Après une minute de conversation, il lui demande "qu'ai-je mis sous la nappe?" -Jimmie ne se souvient de rien. Les traces qui se déposent dans sa mémoire s'y effacent donc en l'espace d'à peine une minute. Les seules choses qu'il sait faire (calculs, etc) sont celle qui peuvent se faire en un clin d'œil. C'est donc un homme sans passé ni avenir, enlisé dans un moment constamment changeant, vide de sens.

Question que se pose le médecin : peut-on parler d'existence dans le cas d'une absence de mémoire et de continuité aussi radicale ?

En effet, son amnésie est qualifiée de "*fossé insondable dans lequel tomberaient tout événement, toute expérience, absolument tout, un abyssal trou de mémoire qui engloutirait le monde entier*". Cet homme s'est perdu lui-même, il a perdu le "soi". Ce n'est plus un être humain comme tel, une personne : cf. fait que cet homme ne peut pas savoir ce qui lui arrive, pour la simple raison qu'il n'y a justement personne pour le savoir.

Exemple : "comment vous sentez-vous ?" J : "je ne peux pas dire que je me sente malade, ni que je me sente bien; je ne sais pas si j'éprouve quoi que ce soit"

Bref : cet "homme" ne peut agir, être, éprouver, sa vie n'a aucun sens, aucun but.

**Il faut donc bien supposer un centre unificateur du monde à l'intérieur de soi, et ce centre unificateur du monde est également le centre unificateur de moi-même.** Quand je dis « moi », d'ailleurs, c'est de ce centre dont je parle...

### c) **La conscience de soi comme synthèse personnelle (Locke)**

Prendre conscience de soi c'est être capable de dire « je » et pour cela il faut aussi unifier ses états mentaux, se rapporter à soi-même comme étant un et le même au-delà des changements qui nous affectent... La conscience est ce qui capable de relier le passé au présent et de jeter un pont vers le futur en assurant ainsi la permanence du je.

Locke, Essais sur l'entendement humain, II, chap. 27, § 9, 1690

(...) il nous faut considérer ce que représente la personne ; c'est, je pense, un être pensant et intelligent, doué de raison et de réflexion, et qui peut se considérer soi-même comme soi-même, une même chose pensante en différents temps et lieux. Ce qui provient uniquement de cette conscience qui est inséparable de la pensée, et lui est essentielle à ce qu'il me semble : car il est impossible à quelqu'un de percevoir sans percevoir aussi qu'il perçoit. Quand nous voyons, entendons, sentons par l'odorat ou le toucher, éprouvons, méditons, ou voulons quelque chose, nous savons que nous le faisons. Il en va toujours ainsi de nos sensations et de nos perceptions présentes : ce par quoi chacun est pour lui-même ce qu'il appelle soi (...) L'identité de telle personne s'étend aussi loin que cette conscience peut atteindre rétrospectivement toute action ou pensée passée.

- **Thèse**

La conscience est donc le fondement de ce qu'on appelle **l'identité personnelle**. Identité personnelle = conscience que l'être humain a d'être, d'un bout à l'autre de sa vie, la même personne, d'être « le même que soi », d'être un « soi-même » (un seul et même être).

Terme technique pour désigner cela en philosophie : **ipséité**. Cela qualifie une identité subjective, non objective. Objective : cf. patrimoine génétique, identité sociale, identité corporelle, etc. Subjective : rapport que j'entretiens, de l'intérieur, avec moi-même.

L'identité à soi suppose la conscience qui permet d'**unifier** tous mes actes, tout ce qui m'arrive. Cf. Fin du texte : on voit ici que la conscience ne se restreint pas au présent : elle s'étend jusqu'où va notre mémoire. C'est la **mémoire** qui nous permet d'unifier les instants épars de notre vie.

- **Problème : si l'identité personnelle s'étend jusqu'où va notre mémoire, si elle est réductible à la conscience de soi qui est ici présentée comme individuelle** (ce sont « mes » souvenirs, le rapport que j'entretiens avec ceux-ci de l'intérieur, etc.), **alors suis-je encore moi-même quand fait défaut la conscience de soi ou quand je suis amnésique** (temporellement ou définitivement) ?

Ce dont Locke ne rend pas compte c'est que l'identité personnelle renvoie aux autres : on a besoin, pour rester ou être soi-même, des souvenirs des autres, de leur matérialisation des souvenirs, etc. On a besoin des autres pour rester nous-mêmes, pour être celui qu'on est –pour le meilleur, cf. amnésie, mais aussi, pour le pire, cf. crimes commis dans des états seconds qu'on aurait complètement oublié (folie, alcool, etc.). Sorte de devoir de mémoire : nous nous souvenons avec et pour les autres.

**Bilan de B** : on a donc vu que la conscience est quelque chose de très complexe, et qu'elle n'est sans doute par conséquent qu'humaine...Faculté de synthèse, de lien = ordonne le monde, et nous aussi !

**Bilan Partie I** : L'être conscient est un être qui a à la fois un rapport au monde et à soi, et qui ne peut avoir de rapport au monde que parce qu'il a un rapport à soi. C'est ce qui s'appelle être un **sujet** (NB : on distingue en général la chose de l'objet en disant qu'une chose dont on a conscience est un objet : l'objet c'est ce qui existe pour un sujet). Seul l'homme est un être conscient, un « sujet ».

## II- Les animaux sont-ils vraiment dénués de conscience ?

### A- Nous pouvons objecter à Descartes que :

a) le travail de synthèse n'est pas du tout fait de manière consciente,

et n'est pas quelque chose de si complexe, au point d'être absent chez les animaux ! c'est notre cerveau qui « mécaniquement » opère cette synthèse, sans que nous nous en rendions compte

b) d'ailleurs, aujourd'hui, on commence même à montrer que les BB ont beaucoup plus tôt que ce qu'on croit la notion de permanence de l'objet

cf. l'expérience célèbre de Baillargeon and co

- document distribué en classe,
- en accompagnement du tableau opposant Piaget et les nouvelles théories de l'intelligence chez l'enfant

### Questions élèves :

1- quelle est la différence entre les deux théories de l'évolution de l'intelligence ?

Piaget	Baillargeon
Théorie de l'évolution par bonds, du concret vers l'abstrait - l'intelligence est d'abord sensori-motrice puis abstraite, logique	Théorie graduelle, logique

2- comment peut-on montrer que les BB ont la notion de permanence de l'objet bien avant l'âge de 11 mois ? (réponse à Descartes)

Piaget	Baillargeon
Si l'objet disparaît l'enfant ne le cherche pas du tout avant 8 mois et il a la notion d'objet à 2 ans	Les BB ont en eux l'idée de régularité, d'ordre... 3 à 5 mois

3- expériences :

- temps de fixation du regard
- attrait de la nouveauté, de l'étrangeté

**B- Reportage TV sur les bonobos : tout porte à croire que certains animaux sont doués de conscience élaborée !**

a) la culture (innovations comportementales)

**NB : Pour qu'une innovation soit considérée comme culturelle :**

- le comportement doit être reconnu comme une innovation ou modification d'un comportement innové
- doit se propager à d'autres individus et d'autres groupes
- persister dans les générations au-delà de celle du découvreur
- présenter une certaine stabilité dans son exécution par différents utilisateurs
- doit apparaître en dehors de toute influence directe de l'homme

domaine technique (utilisation d'outils)



Usage	<ul style="list-style-type: none"> <li>- servent à obtenir davantage de nourriture, ou encore une nourriture plus variée...</li> <li>- herbe, brindilles, bâtons, que les chimpanzés insèrent dans des cavités ; obtiennent des termites, fourmis, abeilles, miel, ...</li> <li>- branches, pierres, pour casser des noix</li> <li>- s'en servent encore pour se brosser, explorer les objets dont ils ont peur, etc.</li> </ul>
Fabrication préalable	ce qui suppose une représentation de l'objet
Diversité des outils dans l'espace	<ul style="list-style-type: none"> <li>- ouest africain : marteaux et enclumes</li> <li>- est : pêche aux termites</li> </ul>

Bref : ils ont une capacité d'**apprentissage** (capacité à extraire des informations sur l'environnement et à l'utiliser dans son comportement) et cela nécessite une forme de conscience !

**c) domaine social (stratégies sociales)**

- prises de pouvoir
- feintes et tromperies (capacité à se représenter autrui comme ayant des réactions comme les nôtres ??)
- chasse : affaire de groupe

d) **langage, communication** : les bonobos sont capables d'apprendre le langage humain, ils manient des signes pour communiquer leurs besoins ; sont capables de créer des nouvelles phrases, etc. cf. également le langage des abeilles, communication homme/ chien, etc.)

e) **conscience de soi** : les bonobos sont capables de se reconnaître dans un miroir, or, s'ils sont capables de savoir que c'est « eux », il faut bien qu'ils se distinguent des autres et du monde extérieur !

**f) de la mort** : cf. la maman bonobo qui a du mal à abandonner son petit...

**Transition** : toutefois n'exagérons pas la conscience des animaux, qui n'est pas si complexe que chez les hommes... Quelques critiques des arguments précédents :

- **outils et culture** : il n'y a pas de véritable innovation, l'outil est donc figé dans la tradition. Si l'outil est une manifestation, non de l'humain, mais du vivant, ce qui caractérise l'homme est la **permanence de l'outil**, et la création d'un environnement technique spécifique. A la différence de l'animal, l'homme ne peut vivre hors d'un environnement technique permanent, et ne fabrique pas un outil pour un seul usage

Cf. article **D. Bourg** dans Science et vie hors série n°200, septembre 1997 : « *En quoi nos outils sont-ils uniques ?* »

- **stratégies sociales** : pas vraiment d'innovations

- **langage** : certes il y a communication mais parler de langage abstrait comme le langage humain, pas si sûr ! cf. caractère culturel de celui-ci, caractère détaché de la réalité ; caractère non instinctif...

- **conscience de soi et conscience de la mort** : le problème ici est qu'il n'y a pas de rituels chez les animaux! on peut expliquer cela par le fait qu'ils n'ont sans doute pas de notion de l'inconnu ? et donc d'un au-delà de la mort, etc.

**Transition** : ici apparaît une caractéristique de la conscience peut-être propre à l'homme et peut-être négative, à tel point que nous pourrions être amenés à regretter d'être des sujets conscients ! La

conscience n'est-elle pas conscience de la mort ? n'est-elle pas conscience de notre « finitude », de notre condition dans l'univers, etc. ?

### III- Avoir conscience de soi fait-il de l'homme un être « digne » ? Misère ou grandeur de l'homme ?

Montrer ici en quoi la conscience de soi dont est doté l'homme :

- le met à part des autres animaux : cf. morale (**Locke**), liberté (**Sartre**)
- mais en même temps fait de l'homme un être « double », toujours en avant de lui-même, hors de lui-même (cf. sens du terme « exister » qui s'oppose à « vivre »). Cf. **Sartre + Pascal !**

Avoir conscience de soi c'est être capable d'agir moralement, c'est être libre ; mais aussi, paradoxalement, notre grandeur fait aussi notre misère, ou, en tout cas, notre ambiguïté

#### A- La grandeur de l'homme

##### 1) capacité d'agir moralement

Cf. conséquence du texte de Locke : si on n'a pas conscience de ses actes, si on ne les assume pas, on ne peut être une personne juridique. C'est-à-dire : quelqu'un qu'on peut louer et blâmer. Quelqu'un qui par conséquent est tenu pour responsable de ses actes.

Or, pour cela, il faut que notre existence ne soit pas scindée en de multiples états discontinus : si à chaque moment on est différent, une personne différente, alors, de quel droit me condamner si j'ai perpétué un crime ? Il n'y a même pas de "je", de "moi", qui permette de dire que c'est "moi" ...<sup>1</sup>

C'est donc la conscience de soi-même qui fait de nous des êtres à part au sein de la nature, car capables de moralité.

**Question** : les animaux peuvent-ils être des personnes juridiques ? (cf. texte distribué en classe)

##### 2) Sartre (l'existentialisme) : la conscience est liberté

Sartre : né en 1905. Mort en 1980.

##### a) l'existentialisme

Fondateur de l'**existentialisme**. Philosophie de la liberté absolue de l'homme.

#### **Sartre, L'existentialisme est un humanisme, pp. 16- et 22-23 :**

"**L'existence précède l'essence**, ou, si vous voulez, il faut partir de la **subjectivité**. Que faut-il entendre au juste par là? Lorsqu'on considère un objet fabriqué, comme par exemple un livre ou un coupe-papier, cet objet a été fabriqué par un artisan qui s'est inspiré d'un concept; il s'est référé au concept de coupe-papier, et également à une technique de production préalable qui fait partie du concept, et qui est au fond une recette. Ainsi, le coupe-papier est à la fois un objet qui se produit d'une certaine manière et qui, d'autre part, a une utilité définie, et on ne peut pas supposer un homme qui produirait un coupe-papier sans savoir à quoi l'objet va servir. Nous dirons donc que, **pour le coupe-papier, l'essence** -c'est-à-dire l'ensemble des recettes et des qualités qui permettent de le produire et de le définir- **précède l'existence**; et ainsi la présence, en face de moi, de tel coupe-papier ou de tel livre est déterminée.

(...) Lorsque nous concevons un **Dieu créateur**, ce Dieu est assimilé la plupart du temps à un artisan supérieur; (...) le concept d'homme, dans l'esprit de Dieu, est assimilable au concept de coupe-papier dans l'esprit de l'industriel; et Dieu produit l'homme suivant des techniques et une conception, exactement comme l'artisan fabrique un coupe-papier suivant une définition et une technique. Ainsi l'homme individuel réalise un certain concept qui est dans l'entendement divin.

<sup>1</sup> Je renvoie ici à deux romans pertinents : 1) Victor Hugo, Le dernier jour d'un condamné, et 2) Rhinehart, L'homme-dé.

Au 18<sup>e</sup> siècle, dans l'athéisme des philosophes, la notion de Dieu est supprimée, mais non pas pour autant l'idée que l'essence précède l'existence. (...) L'homme est possesseur d'une **nature humaine**; cette nature humaine, qui est le concept humain, se retrouve chez tous les hommes, ce qui signifie que chaque homme est un exemple particulier d'un concept universel, l'homme (...).

**L'existentialisme athée**, que je représente, est plus cohérent. Il déclare que si Dieu n'existe pas, il y a au moins un être chez qui l'existence précède l'essence, un être qui existe avant de pouvoir être défini par aucun concept et que cet être c'est l'homme, ou, comme le dit Heidegger, la réalité humaine. Qu'est-ce que signifie ici que l'existence précède l'essence? Cela signifie que l'homme existe d'abord, se rencontre, surgit dans le monde, et qu'il se définit après. (...)

**L'homme n'est rien d'autre que ce qu'il se fait.** Tel est le premier principe de l'existentialisme. C'est aussi ce qu'on appelle la **subjectivité**, et que l'on nous reproche sous ce nom même. Mais que voulons-nous dire par là, sinon que l'homme a une plus grande dignité que la pierre ou que la table? Car nous voulons dire que l'homme existe d'abord, c'est-à-dire que l'homme est d'abord ce qui se jette vers un avenir, et ce qui est conscient de se jeter vers l'avenir. L'homme est d'abord un projet qui se vit subjectivement, au lieu d'être une mousse, une pourriture ou un chou-fleur; rien n'existe préalablement à ce projet; rien n'est au ciel intelligible, et l'homme sera d'abord ce qu'il aura projeté d'être. (...) si vraiment l'existence précède l'essence, l'homme est responsable de ce qu'il est. Ainsi, la première démarche de l'existentialisme est de mettre tout homme en possession de ce qu'il est et de faire reposer sur lui la responsabilité totale de son existence.

### Questions :

- « l'essence précède l'existence » : expliquez
- « l'existence précède l'essence » : idem

Thèse selon laquelle « l'existence précède l'essence » = signifie que l'homme se définit peu à peu et que sa définition est toujours ouverte. Il n'a aucune forme ou contenu déterminés. Il est à tout moment possibilité de dépasser ses déterminations, d'échapper à toute définition. Il est toujours autre que ce qu'il est.

**Problème** : Sartre soutient donc la thèse de la **liberté totale** de l'homme. Liberté absolue qui pour autant n'est pas la liberté du caprice, celle qui consiste à faire n'importe quoi : elle nous engage, elle nous rend responsables (de nous-mêmes, de ce que nous sommes, de notre caractère, etc.)

« si vraiment l'existence précède l'essence, l'homme est responsable de ce qu'il est. Ainsi, la première démarche de l'existentialisme est de mettre tout homme en possession de ce qu'il est et de faire reposer sur lui la responsabilité totale de son existence » (Sartre, *L'être et le néant*).

S'il y a bien des situations qui nous obligent à choisir, c'est à nous de choisir le rapport que nous aurons face à ces situations -ce qui n'est autre que la "valeur" des choses ou situations. Il y a quatre grands types de rapports possibles face aux choses : soit on cherche à :

- reculer les limites que nous imposent ces situations
- les franchir
- les nier
- s'en accommoder

Mais, en choisissant un de ces projets, et donc, la valeur des situations, l'homme se détermine librement par rapport à elles, et est responsable de ce choix.

Cf. exemple du rocher :

Sartre, *L'Être et le Néant*, Ed. Tel Gallimard, pp.526-27 :

Beaucoup de faits énoncés par les déterministes ne sauraient être pris en considération. Le coefficient d'adversité des choses, en particulier, ne saurait être un argument contre notre liberté, car c'est par nous, c'est-à-dire par une position préalable d'une fin, que surgit ce coefficient d'adversité. Tel rocher, qui manifeste une résistance profonde si je veux le déplacer, sera, au contraire, une aide précieuse si je veux l'escalader pour contempler le paysage. En lui-même -s'il est même possible d'envisager ce qu'il peut être en lui-même-il est neutre, c'est-à-dire qu'il attend d'être éclairé par une fin pour se manifester comme adversaire ou comme auxiliaire.

**b)** Dans *l'Être et le néant*, Sartre oppose l'homme aux choses grâce à la conscience, qui va être assimilée à la liberté.

La conscience n'est pas une chose, c'est une non-chose ou un non-être. D'où le titre : *l'Être et le néant*. L'être renvoie aux choses et le néant à l'homme. Il va également appeler les choses des « **en soi** », et les hommes, des « **pour soi** ».

<p style="text-align: center;">Sartre, <i>Situations I</i></p> <p>Husserl ne se lasse pas d'affirmer qu'on ne peut pas dissoudre les choses dans la conscience. Vous voyez cet arbre-ci, soit. Mais vous le voyez à l'endroit même où il est : au bord de la route, au milieu de la poussière, seul et tordu sous la chaleur, à vingt lieues de la côte méditerranéenne. Il ne saurait entrer dans votre conscience, car il n'est pas de même nature qu'elle. (...) Connaître, s'est « <u>s'éclater vers</u> », <u>s'arracher</u> à la moite intimité gastrique pour aller, <u>là-bas, par-delà soi</u>, vers ce qui n'est pas soi, là-bas, près de l'arbre et cependant hors de lui, car il m'échappe et me repousse et je ne peux pas plus me perdre en lui qu'il ne peut se diluer en moi : hors de lui, hors de moi. (...)</p>	<p>Analyse de la prise de conscience de quelque chose</p> <p>(cf. fin du texte : intentionnalité)</p>
<p>Du même coup, la conscience s'est purifiée, elle est claire comme un <u>grand vent</u>, il n'y a plus <u>rien</u> en elle, sauf un <u>mouvement pour se fuir</u>, un <u>glissement hors de soi</u> ; si par impossible vous entriez « dans » une conscience vous seriez saisi par un tourbillon et rejeté au dehors, près de l'arbre, en pleine poussière, car la conscience n'a pas de « dedans », elle n'est rien que le dehors d'elle-même et c'est cette fuite absolue, ce refus d'être substance qui la constituent comme conscience. Être, dit Heidegger, c'est être-dans-le-monde. Comprenez cet « être-dans » au sens de mouvement. Être, c'est éclater dans le monde, c'est partir d'un néant de monde et de conscience pour soudain s'éclater-conscience-dans-le-monde. Cette nécessité pour la conscience d'exister comme conscience d'autre chose que soi, Husserl la nomme <b>intentionnalité</b>.</p>	<p>Conséquence : conscience = néant</p> <p>(cf. vocabulaire)</p>

**b1) On voit dans ce texte que c'est en réfléchissant sur une caractéristique de la conscience que nous avons déjà rencontrée que Sartre en arrive à assimiler conscience et liberté.**

- **L'analyse du phénomène conscient : intentionnalité (conscience de quelque chose)**

En effet, rappelons-le : la conscience est une relation entre l'homme et le monde. Notons d'ailleurs que cette caractéristique fondamentale de la conscience se nomme l'**intentionnalité** (terme qui vient de **Husserl** : « *toute conscience est conscience de quelque chose* »). Je : toujours rapport à autre chose qu'elle-même, toujours au-delà, en avant, de soi.

- **Conséquence : conscience = néant (rien)**

La caractéristique de la conscience est que la conscience n'est pas un objet, une substance, mais le **néant** qui gît au cœur de l'homme : un grand vent, un mouvement, une fuite vers le monde. Être un néant, pour la conscience, veut dire qu'elle n'est rien, elle n'est qu'un mouvement pour se fuir, elle est toujours autre chose qu'elle-même puisqu'elle est conscience de quelque chose. « *La conscience est l'être qui est ce qu'il n'est pas = (projet), et qui n'est pas ce qu'il est (= passé)* ».

**b2) Cette caractéristique est ce que Sartre, par opposition à l'en soi appelle le pour soi.**

- **la conscience est pour soi** : cela veut dire qu'elle n'est pas fermée au monde extérieur, mais au contraire, constamment ouverte à autre chose qu'elle-même. Elle est ouverture, elle est visée. La conscience n'existe que dans son rapport à autre chose qu'elle-même (**ex = hors de ; sistere = être**). La conscience est toujours hors d'elle-même. L'homme est un être en devenir, toujours au-delà de lui-même...

- **la chose**, elle, est un être parce qu'elle est ce qu'elle est ce qu'elle est, point. Elle est un « **en soi** ». Fermée au monde extérieur. L'en soi n'a besoin que de lui pour être.

Ca signifie que la conscience nous arrache aux choses, nous empêche d'être... Nous ne sommes pas, nous **existons**.

Etre	Néant (non-être = non-chose) (vent, fuite vers route)
Chose	Homme
En soi	Pour soi

### c) Pourquoi cela nous rend-il libres ?

Parce que cela signifie que l'homme a à être tout ce qu'il « est » : il n' « est » pas, il n' « est » rien à proprement parler (cf. « néant»). Si nous ne sommes pas des choses, nous avons à nous faire nous-mêmes, à nous construire nous-mêmes. Nous ne « sommes » rien tant que nous ne sommes pas morts.

**B- La misère de l'homme (ou : la conscience, en faisant de nous des êtres à part, nous rend malheureux)**

1) Conséquences de la thèse de Sartre : nous sommes condamnés à être libres alors ! (cf. la mauvaise foi)

La liberté est un lourd fardeau, nous sommes condamnés à être libres, nous sommes responsables de ce que nous sommes...

Par conséquent, la liberté, le néant que nous sommes, nous angoisse, et nous voulons souvent devenir des choses. Nous voudrions pouvoir nous définir.

C'est ce que Sartre appelle la **mauvaise foi** :

être de mauvaise foi c'est s'identifier à un aspect de soi, favorable, auquel on croit et qu'on voudrait aussi qu'autrui reconnaisse (« je suis intelligent », « je suis courageux »).	Est également de mauvaise foi celui qui se disculpe de ses échecs, de son caractère, en alléguant les circonstances comme nous ayant été contraires ( <b>conduites d'excuse</b> ) (je suis timide, ce n'est pas ma faute)
--	---

L'homme de mauvaise foi fuit ce qu'il est pour se poser autre, afin d'échapper à l'angoisse ressentie devant la difficulté de la prise en charge de notre liberté, et à l'omniprésence des autres libertés.

Cf. l'exemple célèbre du garçon de café (texte distribué en classe).

### SARTRE, *L'Etre et le Néant*, Gallimard, coll. Tel, pp. 95-96, le garçon de café

Considérons ce garçon de café. Il a le geste vif et appuyé, un peu trop précis, un peu trop rapide, il vient vers les consommateurs d'un pas un peu trop vif, il s'incline avec un peu trop d'empressement, sa voix, ses yeux expriment un intérêt un peu trop plein de sollicitude pour la commande du client, enfin le voilà qui revient, en essayant d'imiter dans sa démarche la rigueur inflexible d'on ne sait quel automate tout en portant son plateau avec une sorte de témérité de funambule, en le mettant dans un équilibre perpétuellement instable et perpétuellement rompu, qu'il rétablit perpétuellement d'un mouvement léger du bras et de la main. Toute sa conduite nous semble un jeu. Il s'applique à enchaîner ses mouvements comme s'ils étaient des mécanismes se commandant les uns les autres, sa mimique et sa voix même semblent des mécanismes; il se donne la prestesse et la rapidité impitoyable des choses. Il joue, il s'amuse. Mais à quoi donc joue-t-il ? Il ne faut pas l'observer longtemps pour s'en rendre compte : il joue à être garçon de café. (...) le garçon de café joue avec sa condition pour la réaliser. Cette obligation ne diffère pas de celle qui s'impose à tous les commerçants : leur condition est toute de cérémonie, le public réclame d'eux qu'ils la réalisent comme une cérémonie, il y a la danse de l'épicier, du tailleur, du commissaire priseur, **par quoi ils s'efforcent de persuader à leur clientèle qu'ils ne sont rien d'autre** qu'un épicier, qu'un commissaire priseur, qu'un tailleur. Un épicier qui rêve est offensant pour l'acheteur, parce qu'il n'est plus tout à fait un épicier. La politesse exige qu'il se contienne dans sa fonction d'épicier

(...) Voilà bien des précautions pour **emprisonner l'homme dans ce qu'il est**. Comme si nous vivions dans la crainte perpétuelle qu'il n'y échappe, qu'il ne déborde et n'élude tout à coup sa condition. Mais c'est que, parallèlement, du dedans le garçon de café ne peut être immédiatement garçon de café, au sens où cet encrier est encrier, où le verre est verre. Ce n'est point qu'il ne puisse former des jugements réflexifs ou des concepts sur sa condition. Il sait bien ce qu'elle "signifie" : l'obligation de se lever à cinq heures, de balayer le sol du débit, avant l'ouverture des salles, de mettre le percolateur en train, etc. Il connaît les droits qu'elle comporte : le droit au pourboire, les droits syndicaux, etc. Mais tous ces concepts, tous ces jugements renvoient au transcendant. Il s'agit de possibilités abstraites, de droits et de devoirs conférés à un "sujet de droit". Et c'est précisément ce sujet que j'ai à être et que je ne suis point. Ce n'est pas que je ne veuille pas l'être ni qu'il soit un autre. Mais plutôt il n'y a pas de commune mesure entre son être et le mien. Il est une "représentation" pour les autres et pour moi-même, cela signifie que je ne puis l'être qu'en représentation. Mais précisément si je me le représente, je ne le suis point, j'en suis séparé, comme l'objet du sujet, séparé par rien, mais ce rien m'isole de lui, je ne puis l'être, je ne puis que jouer à l'être, c'est-à-dire m'imaginer que je le suis. Et, par là même, je l'affecte de néant. J'ai beau accomplir les fonctions de garçon de café, je ne puis l'être que sur le mode neutralisé, comme l'acteur est Hamlet, en faisant mécaniquement les gestes typiques de mon état et en me visant comme garçon de café imaginaire à travers ces gestes... **Ce que je tente de réaliser c'est un être-en-soi du garçon de café, comme s'il n'était pas justement en mon pouvoir de conférer leur valeur et leur urgence à mes devoirs d'état, comme s'il n'était pas de mon libre choix de me lever chaque matin à cinq heures ou de rester au lit quitte à me faire renvoyer.**

## 2) Pascal, *les Pensées* : avoir conscience de soi et du monde c'est avoir conscience de notre finitude...

Sentiment du devoir-mourir... imperfection...

### **Pascal, *Pensées* (cf. livre *Les chemins de la pensée* texte n°4)**

L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature ; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser : une vapeur, une goutte d'eau, suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que celui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. Toute notre dignité consiste donc en la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever et non de l'espace et de la durée que nous ne saurions remplir. Travaillons donc à bien penser : voilà le principe de la morale.

Si on regarde les autres textes du livre, l'homme est un être ambigu, un peu comme chez Sartre. Ce qui fait sa grandeur et sa dignité, ce qui le rend noble, c'est sa conscience, sa pensée. Cela serait censé compenser sa faiblesse « physique »...

Pourtant, c'est en même temps cette prise de conscience qui le rend malheureux ! En effet, l'homme est celui qui pense sa condition, celui qui sait qu'il est mortel, qui peut donc s'effrayer, se sentir dominé par la nature (**textes 4, 5 et 6**)... Certes, il a conscience de cette domination, mais cela lui rend la vie insupportable !

Dès qu'il pense, l'homme pense à la mort, à sa condition. Ainsi a-t-il besoin de se réfugier dans le **divertissement**, pour s'oublier dans des occupations... (cf. **texte n°8**). C'est ce qui cause notre malheur !

## **Conclusion générale du cours**

La conscience semble être le propre de l'humain car elle est ce savoir qui accompagne tout ce que nous faisons, disons, pensons. Le problème c'est que la conscience, si elle fait de nous des êtres à part, nous rend aussi malheureux. Nous sommes libres, certes, nous pensons, certes, mais quel lourd fardeau nous avons là ! Être conscient c'est aussi savoir que nous allons vers la mort...